

# Pourquoi ?

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **49 (1911)**

Heft 34

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207988>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Mâ, Pernolon, t'è faut pas bâire clli l'absinthe tota pelietta.

— Lâ bâivo pas tota pura, so repondâi Pernolon, la copo avoué dau brantevin.

\*

On coup, Pernolon s'étâi soulâ pè Lozeno et s'è reintornâve ein tegnein ti lè bord dâi terrau. A la vi iô felâve dèvant lo cabaret, vaicé lo carbaté que lo vâi passâ, bin bon sou.

— Lo serpeint de Pernolon, que ie fâ dinse à sa fenna, s'è soulâ vè on autro que tsi mè : marqua lâi on litre.

\*

Mâ, quand l'a faliu payî, Pernolon s'è maus-sâve bin que lo carbaté lâi comptâve oquie per dessu lo martsî et fasâi lo reniteint. S'è rappela-ve pas de clli litre et voliâve pas ein oûre dè-vesâ.

— Sâ-to, Pernolon, que lâi fasâi lo carbaté po lo coîena, sâ-to porquie ti lè Jui fotant lo camp de pè Lozena.

— Na.

— Eh bin ! l'è que du que te lâi va n'ant pe reîn à fère : t'i pe Jui que leu.

Lè z'autro risant, mâ Pernolon ètâi on tot fin po rebriqua.

— Et t'è, que lâi dè-sâi, pâo-to mè dere quinna difference lâi a eintre on pot de tsambra et on carbaté ?

— N'èin sé rein.

— Eh bin ! l'è qu'on pot de tsambra l'è plliein le matin, et on carbaté la nè.

MARC A LOUIS.

**Pourquoi ?** — Ce n'est pas cet été.

— Maman, demande Riquet, pourquoi il pleut ?

— Mais, petit nigaud, c'est pour faire pousser les fleurs et les légumes.

— Ah !... oui ?... Alors, pourquoi il pleut aussi sur le toit ?

#### DANS LE MIDI, EN 1661

Au nombre des fanfares de France venues au concours de musique de Lausanne, il s'en trouvait quelques-unes du Midi. Leur passage nous a rappelé les lettres qu'écrivait du Languedoc Racine à La Fontaine et à d'autres de ses amis, poètes comme lui. L'auteur de *Phèdre* n'avait alors que 21 ans. Mais, ainsi qu'on le verra dans les fragments ci-dessous, son talent perce déjà dans les tableaux qu'il dessine en quelques mots. Ceux de nos lecteurs qui ont voyagé dans le sud de la France — et ils sont sans doute nombreux — verront si ce que Racine dit du pays et des habitants a beaucoup changé depuis deux siècles et demi.

A M. De La Fontaine.

Usez, 11 novembre 1661.

J'ai bien vu du pays et j'ai bien voyagé Depuis que de vos yeux les miens ont pris congé.

... Mon voyage a été plus heureux que je ne pensais. Nous n'avons eu que deux heures de pluie jusqu'à Lyon. Notre compagnie était assez gaie et plaisante : il y avait trois huguenots, un Anglais, deux Italiens, un conseiller du Châtelet, deux secrétaires du roi, et deux de ses mousquetaires; enfin nous étions au nombre de neuf ou dix. Je ne manquais pas tous les soirs de prendre le galop devant les autres pour aller retenir mon lit; car j'avais fort bien retenu cela de M. Botreau, et je lui en suis infiniment obligé : ainsi j'ai toujours été bien couché; et quand je suis arrivé à Lyon, je ne me suis senti non plus fatigué que si du quartier de Sainte-Genève j'avais été à celui de la rue Galande.

A Lyon, je ne suis resté que deux jours, et je m'embarquai sur le Rhône avec deux mousquetaires de notre troupe, qui étaient du Pont-Saint-Esprit. Nous nous embarquâmes, il y a huit jours, dans un vaisseau tout neuf et bien couvert, que nous avions retenu exprès avec le meilleur patron du pays; car il n'y a pas trop

de sûreté de se mettre sur le Rhône qu'à de bonnes enseignes; néanmoins, comme il n'avait point plu du tout devers Lyon, le Rhône étant fort bas, il avait perdu beaucoup de sa rapidité ordinaire.

On pouvait sans difficulté Voir ses naïades toutes nues, Et qui, honteuses d'être vues, Pour mieux cacher leur nudité, Cherchaient des places inconnues. Ces nymphes sont de gros rochers, Auteurs de mainte sépulture, Et dont l'effroyable figure

Fait changer de visage aux plus hardis nochers.

Nous fîmes deux jours sur le Rhône et nous couchâmes à Vienne et à Valence. J'avais commencé dès Lyon à ne plus guère entendre le langage du pays, et à n'être plus intelligible moi-même. Ce malheur s'accrut à Valence, et Dieu voulut qu'ayant demandé à une servante un pot de chambre, elle mit un réchaud sous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les suites de cette maudite aventure, et ce qui peut arriver à un homme endormi qui se sert d'un réchaud pour ses nécessités de nuit. Mais c'est encore bien pis dans ce pays. Je vous jure que j'ai autant besoin d'un interprète qu'un Moscovite en aurait besoin à Paris. Néanmoins je commence à m'apercevoir que c'est un langage mêlé d'espagnol et d'italien; et comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les autres et pour me faire entendre. Mais il arrive souvent que je perds toutes mes mesures, comme il arriva hier qu'ayant besoin de petits clous à broquette pour ajuster ma chambre, j'envoyai le valet de mon oncle en ville, et lui dis de m'acheter deux ou trois cents de broquettes; il m'apporta incontinent trois bottes d'allumettes. Jugez s'il y a lieu d'enrager en de semblables malentendus; cela irait à l'infini si je voulais dire tous les inconvénients qui arrivent aux nouveaux venus en ce pays, comme moi.

Au reste, pour la situation d'Usez, vous saurez qu'elle est sur une montagne fort haute, et cette montagne n'est qu'un rocher continu, si bien qu'en quelque temps qu'il fasse on peut aller à pied sec tout autour de la ville. Les campagnes qui l'environnent sont toutes couvertes d'oliviers, qui portent les plus belles olives du monde, mais bien trompeuses pourtant, car j'y ai été attrapé moi-même. Je voulus en cueillir quelques-unes au premier olivier que je rencontrai, et je les mis dans ma bouche avec le plus grand appétit qu'on puisse avoir; mais Dieu me préserve de sentir jamais une amertume pareille à celle que je sentis! J'en eus la bouche toute perdue plus de quatre heures durant; et l'on m'a appris depuis qu'il fallait bien des lessives et bien des cérémonies pour rendre les olives douces comme on les mange. L'huile qu'on en tire sert ici de beurre et j'appréhendais bien ce changement; mais j'en ai goûté aujourd'hui dans les sauces, et, sans mentir, il n'y a rien de meilleur. On sent bien moins l'huile qu'on ne sentirait le meilleur beurre de France. Mais c'est assez vous parler d'huile, et vous pourrez me reprocher, plus justement qu'on ne faisait à un ancien orateur, que mes ouvrages sentent l'huile.

Il faut vous entretenir d'autres choses, ou plutôt remettre cela à un autre voyage pour ne pas vous ennuyer. Je ne me saurais empêcher de vous dire un mot des beautés de cette province. On m'en avait dit beaucoup de bien à Paris; mais, sans mentir, on ne m'en avait encore rien dit au prix de ce qui en est, et pour le nombre et pour l'excellence; il n'y a pas une villageoise, pas une savetière, qui ne disputât de beauté avec les Fouillon et les Menneville. Si le pays, de soi, avait un peu de délicatesse, et que les rochers y fussent un peu moins frêquents, on le prendrait pour un vrai pays de Cythère. Toutes les femmes y sont éclatantes,

et s'y ajustent d'une façon qui leur est la plus naturelle du monde. Et pour ce qui est de leur personne, ... mais comme c'est la première chose dont on m'a dit de me donner de garde, je ne veux pas en parler davantage; aussi bien ce serait profaner une maison de bénéficière comme celle où je suis<sup>1</sup>, que d'y faire de longs discours sur cette matière. C'est pourquoi vous devez vous attendre que je ne vous en parlerai plus du tout. On m'a dit: soyez aveugle. Si je ne le puis être tout à fait, il faut du moins que je sois muet. Car, voyez-vous, il faut être régulier avec les réguliers, comme j'ai été loup avec vous; et avec les autres loups vos compères. Adiousias.

A M. Vitart.

Usez, 15 novembre 1661.

On me fait ici force caresses, à cause de mon oncle : il n'y a pas un curé ni maître d'école qui ne m'ait fait le compliment gaillard, auquel je ne saurais répondre que par des révérences, car je n'entends pas le français de ce pays-ci, et on n'y entend pas le mien; ainsi je tire le pied fort humblement, et je dis, quand tout est fait : *adiousias*. Je suis marié pourtant de ne les point entendre; car si je continue à ne leur point répondre, j'aurais bientôt la réputation d'un incivil, ou d'un homme non lettré. Je suis perdu si cela est, car en ce pays les civilités sont encore plus en usage qu'en Italie. Je suis épouvanté de voir tous les jours des villageois, pieds nus, ou ensabotés (ce mot doit bien passer, puisque *encapuchonné* a passé) qui font des révérences comme s'ils avaient appris à danser toute leur vie : outre cela, ils causent des mieux; et j'espère que l'air du pays me va raffiner de moitié, car je vous assure qu'on y est fin et délié.

Au même.

Usez, 13 juin 1662.

On fait ici la moisson; on voit un tas de moissonneurs, rôtis du soleil, qui travaillent comme des démons; et quand ils sont hors d'haleine, ils se jettent à terre au soleil même, dorment un moment, et se relèvent aussitôt. Je ne vois cela que de mes fenêtres; je ne pourrais être un moment dehors sans mourir, l'air est aussi chaud que dans un four allumé...

JEAN RACINE.

**Punition.** — René a été « mis au coin » par sa maîtresse d'école... C'est là que le trouve sa mère en le venant chercher. Le voyant tout souriant, quand même, elle s'en étonne et le questionne.

Alors, René, d'un air moqueur :

— C'est parce que tout le monde voit mon derrière !

#### PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

*L'alpinisme pour tous.*



J'accompagnai l'autre jour à la gare un ami qui s'en allait passer ses vacances à la montagne. Il me raconta ses projets : promenades charmantes dans les étroits sentiers qui serpentent au flanc de l'alpe; ascensions vertigineuses de ces pics qui surplombent l'abîme et semblent défier les grimpeurs les plus téméraires. Mis en goût par ces récits, ce n'est point sans envie que je vis partir le train.

Je m'en retournai en pensant aux beaux projets de mon ami et, dans mon dépit, trouvai à ma ville natale un aspect tout particulièrement inhospitalier; les larges avenues me rappelaient

<sup>1</sup> Racine était chez son oncle, chanoine de Sainte-Genève.